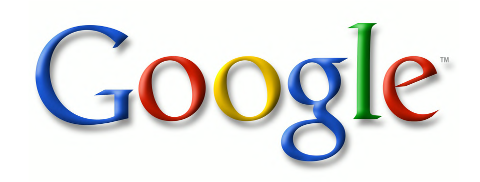




PHYSIOLOGIE

DU TROUPIER.

IMPRIMÉ PAR BETHUNE ET PLON, A PARIS.

Physiologie

DU TROUPIER,

PAR

Émile Marco de Saint-Hilaire.

VIGNETTES

PAR JULES VERNIER.



PARIS,

AUBERT ET Cie, Place de la Bourse.

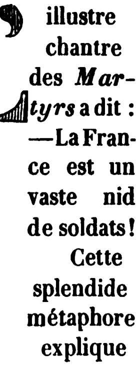
LAVIGNE, Rue du Paon-St-André, 1.

1841.



LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 - NOV. 1926
OF OXFORD

Propos auparavant.



L'illustre chantre des ***Martyrs*** a dit : — La France est un vaste nid de soldats!

Cette splendide métaphore explique parfaitement pourquoi l'armée française est composée d'une si prodigieuse multitude d'oiseaux de tout plumage, de tout langage et de tout corsage.

Un régiment qui serait formé d'Auvergnats, de Limousins, de Normands, de Gascons, de

Picards, de Francs-Comtois, de Flamands, de Languedociens, de Corses et d'Alsaciens, serait en quelque sorte un abrégé de la tour de Babel; mais au moyen du pantalon garance, du sac relié en veau non doré sur tranche, — de l'habit plus ou moins bleu-de-roi, ces hommes qui se rassemblent, ne se ressemblent pas le moins du monde.

La grande famille *troupière* se compose de trois espèces bien distinctes, savoir :

Le Jean-Jean.



Le Tourlourou.



Le Troupier.



Toutefois, entre le Jean-Jean et le Tourlourou, il y a un intermédiaire, qui est le Piou-Piou.

Militairement parlant, le Piou-Piou—comme l'euphonie de ce nom semble l'indiquer, — est au Jean-Jean et au Tourlourou ce que, musicalement parlant, le demi-ton est à deux tons naturels qui se suivent dans l'ordre de la gamme.

D'après ces trois touches de clavier, le Piou-Piou n'est autre que le *dièse* du Jean-Jean, ou le *bémol* du Tourlourou ; car si le Jean-Jean fait *monter* — en grade — le Piou-Piou, à son tour le Tourlourou le fait *descendre* — la garde. — C'est absolument comme dans la musique vocale et même instrumentale ;— celle des charivaris ministériels exceptée, parce que dans ce genre de mélodie, qui se termine assez

ordinairement par une fugue, les règles de l'art sont horriblement négligées.



Il est encore une nuance assez délicate à saisir : c'est la différence qui existe entre le Grognard d'aujourd'hui et le *vieux* Grognard d'autrefois, ces *vieux de la vieille*, comme on dit encore en parlant des nestors de la garde impériale. Ces derniers n'existent guère plus que dans les dessins de Charlet, les ta-

bleaux de Bellangé et les vignettes de Raffet,



Les vrais Grognards, les *Grognards pur-sang* ont disparu de la surface de l'Europe et sont allés retrouver les Mastodontes, les Leutrites et autres matières antédiluviennes qui ont élu leur domicile politique dans les entrailles de la terre et qui y resteront jusqu'à ce qu'un prochain cataclysme vienne leur donner congé, sans huissier. S'il existe encore de cette espèce de Grognards, — il n'en reste guère, — ce ne sont plus que des héros passés à l'état fossile.

Aussi les ai-je décrits au chapitre XV de ce traité à la manière de feu M. de Buffon.

Chacun des individus précités ayant ses mœurs, ses habitudes, ses allures particulières et distinctes, si je parlais des uns en gardant le silence sur les autres, je ne créerais qu'une œuvre imparfaite, un informe embryon; car de même que le Tourlourou dérive du Jean-Jean, le Troupier n'est que la conséquence des deux premiers, et ainsi de suite en raisonnant par *amphigouri*, — comme disent les troupiers. Ces êtres animés et plus ou moins intelligents, forment donc une mystérieuse trinité qu'il est impossible de séparer, mais qu'il est facile de scinder dans l'intérêt même de leur nature particulière. Mon système ainsi combiné et adopté, — sans difficulté, — Il ne me reste plus qu'à entrer en matière: *en conséquence...* allez à l'autre page, s'il vous plaît.



CHAPITRE PREMIER.

Du Jean-Jean.

« Le Jean-Jean est au Troupier ce que
» la chrysalide est au papillon. »
(*Un commentateur de* Cuvier.)



On qualifie de *Jean-Jean*, en France, le jeune indigène que la loi paternelle du recrutement, — appelée jadis *milice*, aujourd'hui *conscription*, — a arraché, à l'âge de 20 ans, d'un atelier du faubourg, de la queue d'une charrue, d'un mé-

tier à la Jacquart, ou de tout autre ustensile de notre civilisation, pour l'incorporer dans un régiment quelconque de l'armée.

A son arrivée au corps, le Jean-Jean est immédiatement dépouillé de sa veste solitaire, de son pantalon écourté, de son chapeau artistique et de ses escarpins de bois de châtaignier, pour être revêtu aussitôt du classique bonnet de police, du pantalon garance, d'une veste bleue et d'une paire de guêtres cirées à l'anglaise. La patrie daigne joindre à ces premiers éléments de l'honneur, une giberne en cuir brut et un fusil orné de sa baïonnette, le tout avec la manière de s'en servir, sans préjudice de la salle de police en espérance, et du cachot en perspective.

Une fois le Jean-Jean toisé, numéroté et travesti de pied en cap, on le prendrait — de loin — pour un héros, tandis que — de près — c'est autre chose : il a l'air d'appartenir à ses habits plutôt que ses habits n'ont l'air de lui appartenir. Sa tournure est tourmentée, il voudrait pouvoir se débarrasser de ses jambes ; il ne sait que faire de ses bras ; aussi, à la promenade, tient-il toujours une petite badine d'une main

et un camarade de l'autre pour avoir une contenance.



D'ordinaire, le Jean-Jean revêt d'assez bonne grâce le harnais martial; il éprouve même un secret sentiment d'orgueil si, pour ses débuts, le caporal de la chambrée le désigne d'office pour participer à la corvée du bois et des pommes de terre, c'est-à-dire pour aller, chargé d'un sac, à l'imitation du *chat botté*, à la provision des légumes et des combustibles: mais le triomphe du Jean-Jean dans l'exercice de ses fonctions philanthropiques est complet,

s'il s'est trouvé porté par le sort, sa feuille de route et ses jambes, au centre de la civilisation européenne, c'est-à-dire à Paris, ou tout au moins au sein d'une civilisation qui, pour n'être pas à la hauteur de celle de la métropole de la littérature et des beaux-arts, n'en est pas moins d'une foule de degrés au-dessus de celle de Carpentras ou de Quimper-Corentin, — thermomètre de Réaumur.

Le Jean-Jean est reconnaissable par-dessus tous les autres défenseurs patentés de la patrie, à sa tournure indécise, à son allure modeste, à sa physionomie placide.



Ballard, du théâtre du Vaudeville, était un

délicieux *Tourlourou* dans la pièce de ce nom.

En thèse générale, le Jean-Jean joint, comme la plupart des êtres plus ou moins organisés, à un nez obligé, des yeux exactement ronds, une bouche énorme, des oreilles *idem* et des joues tricolores. La nuance de ses cheveux est ordinairement d'un blond tirant sur la filasse, à moins qu'il ne tire totalement sur la garance; —du reste, c'est une nuance qui est bien portée dans l'armée, c'est d'uniforme, le rouge; mais en revanche, la nature l'a doué d'un torse aussi flexible que celui de l'Hercule Farnèse, aux proportions près, et de jambes aussi déliées que celles de la biche de Geneviève de Brabant, sauf les sabots.

En arrivant au régiment, le Jean-Jean possède invariablement, dans une bourse de cuir dont l'origine remonte quelquefois à la défection des reîtres, sous Henri IV, une somme ronde de 17 à 23 francs en pièces de 75 centimes, de 30 sous et de 6 liards. Cet argent qu'il tient, tant de la munificence d'un parrain que de la tendre sollicitude d'une grand'mère, est scandaleusement dissipé, par lui, en quelques jours, afin de se concilier l'amitié du tambour de la compagnie, la protection de son

caporal de chambrée, et l'estime du sergent instructeur de son peloton.



Le Jean-Jean est naturellement candide et inoffensif. Dans les troubles, dans les émeutes, on le voit, l'arme au bras, recevoir sans sourciller des milliers de projectiles dérobés aux parterres fleuris des halles et marchés. Les gamins impudents l'insultent, le coudoient sans lui rien faire perdre de sa placidité native.

Le Jean-Jean est, sans s'en douter le moins du monde, l'âme des fêtes publiques, ou plutôt il en est l'unique objet. C'est pour lui que, sur les tréteaux du carré de Marigny, les danseurs de corde du théâtre Dorsay se métamorphosent



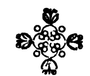
en tirailleurs de Vincennes, pour attaquer les allumeurs de lampions déguisés en Bédouins de la Tafnah. C'est à son intention que se dressent ces mâts de Cocagne, emblèmes touchants des pals gigantesques de l'Orient au temps de la persécution des premiers chrétiens, avec leurs couronnes de martyrs en haut, leurs ser-

gents de ville en bas et leur savon noir du bas



en haut. C'est pour lui réjouir la vue qu'une myriade de verres de couleur sont échelonnés en portiques le long de la grande allée des Champs-Élysées. C'est pour l'électriser qu'on tire un feu d'artifice, orné de plusieurs bouquets qui rappellent toujours une victoire ou une apothéose. Les jours de fêtes nationales, le Jean-Jean peut à bon droit se considérer comme moralement investi de l'admiration pu-

blique. Et si l'auréole de flammes qui scintille du chapiteau de l'arc de triomphe de l'Étoile ne vient pas se refléter sur la plaque de son schako, astiquée ce jour-là plus soigneusement encore que de coutume, c'est que depuis la veille tous les Jeans-Jeans, Pious-Pious, Tourlourous, Troupiers, Grognards valides ou invalides, sont hermétiquement consignés dans leurs quartiers respectifs, par mesure unitaire et pour cause d'utilité politique.



CHAPITRE II.

Éducation guerrière.



'innocent Jean-Jean que le sort a arraché au toit paternel, quitte ordinairement ses dieux Lares en fondant en larmes; mais une fois à la caserne, il oublie tout, jusqu'à sa naïve et jolie cousine, sa ***promise.*** Les goguenarderies de quelques Tourlourous, *satanés farceurs*, *très-aimables en société*, ont bientôt séché ses larmes. L'instructeur arrive; — c'est toujours

un Troupier à moustaches, Gascon et beau parleur. Dans les intervalles de repos qui séparent l'exercice, celui-ci ne manque jamais de raconter à ses aspirants au tourlourourat les faits d'armes qui ont illustré son nom. Le Jean-



Jean, l'œil fixe et la bouche béante comme celle d'une carpe, écoute les blagues surnaturelles de ce sergent et ne comprend pas comment un guerrier pareil n'a point encore passé Riz-pain-sel en chef (1), ou tout au moins pair de France à cause de son ancienneté.

(1) C'est ainsi que le Troupier désigne l'intendant, le sous-intendant militaire et le garde-magasin des vivres.

Le Jean-Jean a quelque peine à se faire aux appellations militaires et à se façonner à la courtoisie de caserne. Il appelle son sergent *bourgeois* ou *monsieur*, à moins qu'il n'ait été déjà affilié à une société de communistes ou de mutuellistes, parce qu'alors il l'appellera *citoyen*, ce à quoi le sergent répondra par vingt-quatre heures de salle de police, et deux jours de cachot avec approbation de ses chefs, s'il y a récidive.

Le Jean-Jean, qui ne s'est pas encore familiarisé avec les insignes qui dénotent la hiérarchie militaire, commet donc de grosses bévues : il appelle un tambour-major de la garde nationale tout chamarré de broderies d'argent, *mon général*. Il prend un chef de bataillon pour le suisse de la paroisse voisine, et demande au cornet à piston *solo* de la musique une permission de dix heures.

Si le caprice du major a désigné notre conscrit pour figurer sur le contrôle de MM. les officiers de la peau, — les tambours, — c'est alors que son éducation et son existence deviennent déplorables.

Le tambour-maître ne bat la mesure des *ra* et des *fla* que sur ses épaules, avec sa longue

canne, afin de lui faire entrer, dans la tête et dans les poignets, l'harmonie des *coups doubles* et des *roulements brisés* (1).

Et le soir, dans la chambre, si le Jean-Jean a l'imprudence de jouer à la drogue et qu'il perde, la drogue que lui enfourchent ses collègues, les tapins, lui pince le nez de façon à



lui en faire venir les larmes aux yeux. S'il préfère la main-chaude et que ce soit à son tour d'être le patient, au lieu de frapper avec la

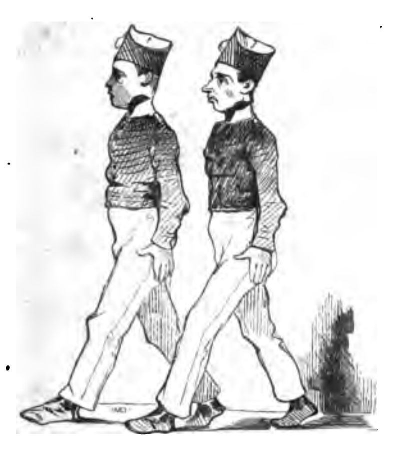
(1) Ces études artistiques de la caisse sont pour les tambours ce que peuvent être, pour les pianistes, les *études caractéristiques* d'Henri Bertini.

main, — et l'on connaît ces mains de Tourlourous, larges comme des battoirs de blanchisseuses, — ceux-ci prennent des bretelles de fusil, sans même en ôter la boucle ; les autres se servent de leurs gros souliers à clous pour frapper le pauvre tapin, qui, se relevant furieux, s'en prend à toute son escouade, ne sachant à qui s'en prendre.

Puis, le lendemain, le malheureux retourne à ses exercices; et comme il a encore les doigts endoloris du jeu de la veille, ses *ra* et ses *fla* ne sont pas parfaits, ses études sont flasques et ses roulements non perlés : la canne du tambour-maître vient immédiatement rétablir la vigueur et la mesure dans les poignets de l'écolier ; c'est à faire prendre en grippe, avec l'éducation et les récréations militaires, la gloire française et tous ses accessoires.

De même que le prêtre doit lire son bréviaire soir et matin, le Jean-Jean doit faire l'exercice matin et soir. Après la manœuvre du matin viennent l'appel, le contre-appel, les corvées, l'inspection, la parade, la promenade militaire ; un autre appel, un autre contre-appel et encore l'exercice du soir. Cette double leçon quotidienne se termine ordinairement,

pour le Jean-Jean, par une répétition générale de la décomposition du pas oblique, au port d'arme, tout en maintenant la carrure des épaules : ce qui est la rhétorique de l'*école du soldat.*

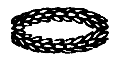


J'assistais un soir à une semblable leçon dans la cour de la caserne du faubourg Poissonnière. On sait qu'en marchant un Troupier doit toujours partir du pied gauche. Le sergent-instructeur qui démontrait cette théorie commande :

— Marche !...

Un Jean-Jean part du pied droit, tandis que le Tourlourou, son voisin, lève le pied gauche. Ce défaut d'harmonie dans la ligne de toutes ces jambes étonne l'esprit exact du Grognard qui, tout en voyant l'effet, ne peut en déterminer la cause et, arrivant tout courroucé devant le front du peloton, s'écrie avec son accent méridional :

— Qui est le conscrit qui a l'incohérence de tenir ses deux jambes en l'air ?



CHAPITRE III.

Paysage vu d'un beau côté.

En quittant sa charrue, ses parents et ses bêtes, le conscrit croit se trouver, en entrant dans une caserne, nez à nez avec toutes les misères humaines.

— Va!... va! lui a-t-on répété plus de quatre-vingt-deux fois, quand tu *va-t-être* milicien, tu mangeras de la vache *enrageais*.

Cette idée poursuit le futur Jean-Jean; elle devient pour lui un cauchemar perpétuel. Mais, —de son aveu, — il est *bien attrapais* de ne

manger que de bon bœuf flanqué d'excellentes pommes de terre et de voir sa nourriture de chaque jour meilleure que celle qu'il trouvait chez son père ou chez les maîtres qu'il servait, même le dimanche. Son pain est plus blanc que celui qu'il a jamais mangé dans son village, il fait régulièrement deux repas copieux par jour; que peut-il désirer de plus, en fait de nourriture ?



Un Troupier possède, — sans que cela paraisse, — ses 1200 francs de rentes bien claires et bien nettes, sans crainte de banqueroute, sans loyer, sans impositions à payer. Il est logé,

nourri, entretenu, chauffé, éclairé, blanchi et diverti sans bourse délier. La nation lui donne généreusement tout ce qu'il peut désirer, — le café après le dîner excepté, dans la seule crainte d'empêcher de dormir ceux qui pourraient n'avoir pas encore contracté cette habitude.

J'ai calculé minutieusement ce que valaient à un Troupier tous ces avantages réunis, son mobilier qu'il use toujours et qu'il ne renouvelle jamais, et jusqu'à ses plaisirs. De tous mes chiffres, j'ai déduit que beaucoup de rentiers ne vivaient pas aussi confortablement et surtout avec moins de soucis que le Troupier.

Est-il malade, son médecin et son chirurgien ordinaires se font un plaisir de le soigner pour rien. Il y a plus, ils n'oseraient lui faire leur visite autrement qu'en habit brodé. Le pharmacien, — quelquefois en pantalon crotté il est vrai, — lui fournit *gratis* tous les trésors de ses formules pharmaceutiques. Les sangsues qu'on fait venir à si grands frais de Hongrie, lui prodiguent leurs piqûres bienfaisantes sous la surveillance d'un infirmier auquel il ne donne rien.... Que dis-je! au contraire : si le troupier est *bon enfant*, vienne la convalescence, il obtiendra du vertueux infirmier le premier

bouillon, le cataplasme le plus chaud, l'œuf le



plus frais, le linge le plus fin, l'oreiller le plus gros, le blanc de poulet et la portion de vin de choix; et tout cela, en échange d'une poignée de main après guérison complète et seulement en s'en allant, *s'il est content et satisfait*, comme cela se pratique en sortant d'une baraque de saltimbanques à la foire.

Tandis que nous autres, gens du monde, — ou peu s'en faut, — nous prenons une garde-malade qui, sous le prétexte de nous veiller la nuit, dort tout le jour. —Puis, en sus de ses gages, qui équivalent quotidiennement à la journée de

paye d'un capitaine,—que de sucriers toujours pleins ne vide-t-elle pas exactement avec les bouteilles de toutes sortes, sans compter le café à la crème du matin, les rôties au sucre du soir et des bouillons perpétuels, qui n'ont aucune similitude avec ceux de la Compagnie hollandaise! Trop heureux encore si cette douce garde-malade ne nous fait pas prendre, sans que nous puissions le voir, quelque chose de par trop chaud et ne grogne pas vingt-quatre heures par jour à nos frais et dépens.

Enfin, le Troupier loge constamment dans les plus belles maisons de la ville. — A Saint-Denis, le plus bel hôtel c'est la caserne. — A Vincennes, à Saint-Germain, les Tourlourous couchent dans les appartements de nos rois.—Je ne parle pas de Paris, où les plus simples Jean-Jeans habitent des palais.



CHAPITRE IV.

Du Tourlourou.

Quand le Jean-Jean est passé de l'*école du soldat* à l'*école de peloton*, il possède ce qu'on appelle le *fil* — qui n'est pas celui d'Ariane— pour se reconnaître dans le labyrinthe d'exercices, de marches, de contre-marches et de corvées diverses, où sa nouvelle nature lui ferait courir le risque de se fourvoyer ; c'est-à-dire qu'il est arrivé à l'état normal de *Tourlourou.* Dès ce moment il ne lui est plus permis de s'*emmêler dans la manœuvre*, car il est parvenu à ce degré d'intelligence qui s'oppose à ce qu'il fourre

précipitamment sa baïonnette dans la poche de son pantalon, au lieu de l'introduire avec tranquillité dans le fourreau de cuir à ce destiné.

La tenue du Tourlourou a également gagné sous le rapport de l'élégance et de la propreté : il ne place plus son schako à l'extrémité du sinciput ; il marche les coudes en dedans, les pieds en dehors et les pointes basses ; il a les oreilles rouges et des gants de tricot blancs.

Lorsqu'il vient à être incorporé dans une compagnie d'élite, après une année de stage



dans le *centre*, il porte le sabre-poignard entre les jambes, la paume de la main appuyée sur la monture, comme un empereur romain de marbre; dans un jardin public il donne cavalièrement le bras à ce sabre; mais s'il parcourt toute autre contrée, — la banlieue, par exemple, — où il est présumable qu'il rencontrera un supérieur, on voit ce même sabre-poignard se balancer gracieusement sur cette partie inférieure du dos qui change immédiatement de nom chez le plus simple Tourlourou comme chez le plus fier des potentats de n'importe quelle contrée.

Au résumé, le Tourlourou est bon enfant, coquet, farceur, généreux, courtois, déluré, intrépide et voluptueux; c'est un lion à la mamelle, un viveur en herbe, un gants-jaunes encore inédit. Bernadotte, Bessières, Brune, Junot, Lannes, Lefebvre, Murat, Rapp, et une foule d'autres que je pourrais nommer, ont commencé par être Tourlourous, ce qui ne les a pas empêchés de devenir roi, prince, duc, comte, baron, et autre chose par-dessus le marché.

Le Tourlourou de 1841 a parfaitement le droit d'espérer suivre un jour cet agréable

exemple ! — On ne sait pas ce qui peut arriver.



Le Tourlourou légèrement grêlé n'en a que meilleure mine ; et pour peu que son colonel soit gravé de petite vérole, son avancement est certain. Il est à remarquer que les Troupiers qui ont fait le chemin le plus rapide dans la carrière étaient nés avant l'*assurance contre la grêle.*

CHAPITRE V.

Impressions de promenades.

De même que les habitants de la Patagonie et de la Nouvelle-Zélande, les indigènes de l'Océanie et du cap Horn, le Jean-Jean est curieux d'objets nouveaux. A Paris, où il jouit de quelques loisirs, attendu que, se levant à quatre heures du ma-

tin et n'ayant que dix heures d'exercice par jour, il lui reste, juste, quatorze heures pour boire, manger, dormir, faire ses corvées, se débarbouiller, astiquer la giberne que l'État lui a confiée dans un état de pure nature, soigner son fourniment, lustrer ses buffleteries à l'aide de la terre de pipe et rincer son unique mouchoir;

Lorsqu'il n'a rien à faire de tout cela — ce qui n'arrive qu'une fois par semaine, — il parcourt les douze arrondissements de la capitale, les boulevards extérieurs et la banlieue, sans jamais faire usage du moindre omnibus pour raison d'hygiène et d'économie. Souvent, faute d'un sou, le pauvre Piou-Piou est obligé — comme les ombres du Styx, — de faire un détour incommensurable pour arriver à destination..

Supposons que le Jean-Jean débouche au bout du boulevard Bourdon. — voir le plan de Paris, — pour aller au Jardin des Plantes; mais le péager du pont d'Austerlitz est là qui lui montre les dents s'il ne lui montre un sou.

Terrible péager!

En supposant qu'il ne possède pas même le

providentiel *sou de poche* (1), le Jean-Jean veut au moins lui montrer quelque chose : il lui montre le dos, parce qu'il n'a d'autre alternative, pour arriver au Jardin-des-Plantes avant la *fermeture des animaux* que de traverser la Seine à la nage — on est au mois de février — ou de descendre ce fleuve, — qui *laisse* et non pas *prend* sa source en Bourgogne, — jusqu'au *pont Marie*, ce qui allonge son chemin de 179,438 millimètres, c'est-à-dire une demi-lieue (vieux style), et arrive encore assèz à temps, et tout en nage, pour assister à la fermeture des grilles du jardin royal.

O ville de Paris !... ô respectables édiles, ne pourriez-vous amender un peu les règlements constitutifs de ces ponts de bois, de fonte, de carton-pierre, de fer et de fil de fer suspendus et non suspendus en faveur de ces pauvres Pious-Pious ? Les honnêtes spéculateurs qui les ont fait bâtir, — je parle des ponts, — ont gagné mille fois leur première mise de fonds depuis leur création. Ne serait-il pas bientôt temps que les cinq centimes du pauvre voyageur — civil ou non civil — n'allas-

(1) Voir le chapitre VII.

sent plus grossir le trésor de ces rapaces et égoïstes pontifs (1) ?

De toutes les promenades de Paris, le Jardin-des-Plantes est le plus fréquenté par le Jean-Jean. Là, les nombreuses merveilles de la création se déploient à ses regards ébahis dans toute leur majesté. Il n'en laisse échapper aucune et sait ainsi varier ses plaisirs et ses impressions.

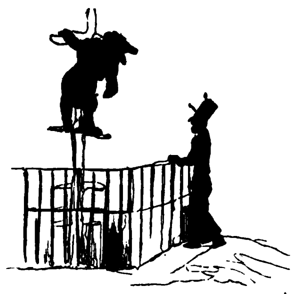
Il reste cinq quarts d'heure en contemplation devant le palais des singes.



Il pose une heure et demie sur le parapet de

(1) Ici le mot *pontifs* est pris dans son acception primitive : c'est-à-dire *propriétaires de ponts*.

la fosse du successeur du Martin du nord —

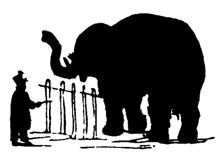


— exposée au midi, — auquel il a l'espiéglerie d'offrir un petit pain de seigle pour l'engager à monter à l'arbre et auquel, en définitive, il n'offre que ses compliments après avoir consommé, lui-même, l'objet de la convoitise du susdit ours brun.

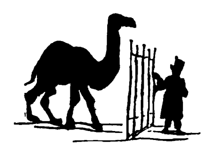
Il rend une visite de politesse à la girafe,



Salue militairement l'éléphant femelle ;



Adresse enfin un gracieux sourire aux chameaux de l'un et de l'autre sexe.



Peu curieux des trésors que lui offre la botanique, il manifeste une excessive froideur pour les serres chaudes qui recellent ces frêles cactus du golfe Persique, et les dahlias monstres du mont Liban.

Et le soir, quand il rentre au quartier! morfondu, repu, rebattu et fourbu, l'imagination frappée, enthousiasmée et rassasiée, il fait à ses camarades de chambrée, dans son patois originel, une orientale description de tout ce qu'il n'a pas vu et, comme Titus, se vante d'avoir bien employé sa journée.

Le Jean-Jean visite volontiers l'arc-de-triom-



phe de l'Étoile, la colonne Vendôme et la



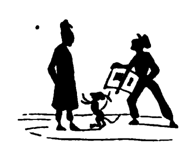
quille de Juillet; mais ces monuments, tout patriotiques qu'ils sont, ne parlent pas assez haut à son imagination vagabonde; il aime mieux le boulevard du Temple, ce long bazar



parisien, où il rencontre à foison des mar-



chands de macarons, des orgues de Barbarie,



des débitantes de saucisses ambulantes et des



joueurs de gobelets. Dans les belles matinées



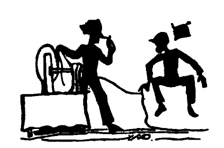
d'automne, on voit les Jeans-Jeans, comme les

hannetons au printemps, folâtrer par troupes, se poser circulairement, les mains dans les poches, devant les industriels en plein air et former le noyau d'un auditoire qui s'augmente incessamment des gamins émancipés du Pont-aux-Choux, et des vierges nubiles du Pont-aux-Biches.

Alors le Jean-Jean sert très-innocemment de compère aux escamoteurs, aux arracheurs de dents et aux professeurs de physique inexpérimentés. C'est lui qui tient de préférence la muscade insaisissable dans le creux de la main, qui se laisse arracher sans douleur un



chicot ténébreux, et reçoit le premier la commotion du fluide électrique obtenu à l'aide de



la pile de Volta. Mais en fait de pile (1), le Jean-Jean ne s'en tient pas exclusivement à celle du célèbre physicien. Il se trouve quelquefois jeté dans un tourbillon de blouses et de casquettes au milieu d'une rixe plébéienne. Alors, naturellement ennemi du désordre, il emploie tous les moyens de persuasion pour rétablir l'harmonie et parvient à mettre le hola, non sans avoir accepté quelques horions passés réciproquement à l'ordre des parties belligérantes, et que lui, médiateur pacifique, endosse nécessairement en sa qualité de tiers-porteur. Une fois



l'ordre rétabli, le Jean-Jean, tout fier d'avoir calmé une discorde civile, se retire de la mêlée en s'apercevant toutefois que, dans l'accomplissement de cet acte de pure philanthropie, sa montre s'est dérobée sous lui comme un cheval de course ; son mouchoir s'est éclipsé, sa

(1) Mot consacré depuis long-temps dans cette acception par l'académie... des tireurs de savate.

bourse s'est infiltrée dans une poche étrangère et que son livret a déserté, fort heureusement, sans armes ni bagages; car la perte de cet immeuble ne lui coûte que vingt-quatre heures de salle de police et huit jours de consigne, prix fait comme des petits pâtés. Alors, le Jean-Jean se mord les pouces jusqu'au coude en jurant, mais un peu tard, — absolument comme le corbeau de la fable, — qu'on ne le reprendrait plus à s'immiscer dans les luttes populaires, à moins d'y être appelé officiellement par suite des innombrables avantages attachés à la profession de défenseur né et patenté de la patrie.



CHAPITRE VI.

Du Troupier.



Le Troupier d'aujourd'hui est un troubadour qui compte tout au plus vingt ans de services, ce qui représente un ex-Piou-Piou de l'an de grâce 1820. Quoique parfaitement au courant des faits et gestes militaires qui se sont passés depuis cette époque, y compris la pro-

menade d'Espagne, l'escapade de Morée, le tremblement de Navarin, la mystification d'Ancône et la continuation d'Alger, le Troupier est d'une faiblesse de première force sur les exploits de la grande armée napoléonienne.

Il est ordinairement sergent, — accidentellement décoré, — dans une compagnie d'élite. Il est reconnaissable à sa moustache grisonnante, aux chevrons dont sa manche est tatouée, à son regard plein d'assurance et à ses pieds difformes. Quand il se promène escorté d'une demi-douzaine de Jeans-Jeans, on le prendrait pour un coq, — non gaulois, — qui se pavane au milieu de ses poules; car le Troupier a une prodigieuse affection pour les Jeans-Jeans, dont il s'érige en *cicerone* obligé de la discipline du corps-de-garde, et en historien impartial de la salle de police.

Le Troupier sachant par tradition que les *durs à cuire* de l'Empire, ses prédécesseurs, n'étaient jamais contents et grognaient toujours, se plaint volontiers, lui, pour ne pas renoncer à l'honorable sobriquet de Grognard qu'il ambitionne. Il se plaint de ses supérieurs, de la garnison et de l'ordinaire, qu'il trouve extraor-

dinaire ; il se plaint du soleil, de la lune, des choses et des hommes. La plainte est chez lui comme un refrain inévitable, excepté lorsqu'il tient son amoureux brûle-gueule entre les dents ; alors il n'a plus de paroles de blâme, si ce n'est contre le tabac de la régie qu'il fume et qui le fait fumer, lui, parce qu'il le trouve détestable et trop cher.

C'est un point sur lequel le militaire se trouve être parfaitement d'accord avec le civil.

Le Troupier a trouvé le merveilleux secret de boire du matin au soir, et d'entretenir sa pipe du soir au matin sans bourse ni blague délier ; à lui seul il a résolu le problème cherché par les membres de l'*Institut historique :* de vivre confortablement sans débourser un sou.

Dans les haltes et les séjours que fait un régiment en marche, le Troupier a sans cesse l'adresse de se faire délivrer le meilleur billet de logement ; et, avec une intention d'un vernis tout philanthropique, il se fait adjoindre un Jean-Jean, un Piou-Piou, quelquefois même un Tourlourou inexpérimenté, sous le prétexte plausible de le perfectionner dans la pratique des devoirs militaires ; tandis que cette sollici-

tude n'est chez lui que calcul, paresse et égoïsme. C'est un moyen économique d'avoir à son service tout à la fois un valet de chambre, une cuisinière et un groom; car à peine s'est-il installé au foyer de son nouvel hôte, que, véritable satrape, il le traite en esclave de la Mar-



tinique. Il lui fait blanchir ses buffleteries,

nettoyer son fusil, astiquer sa giberne, laver ses guêtres, dégraisser son bonnet de police, etc., etc. ; en un mot, le Troupier sait, — en termes de métier, — faire la queue aux conscrits avec la plus grande exactitude.

Tout en remplissant ponctuellement ses devoirs, le Troupier s'arrange de façon à mettre de son côté la plus large part de loisir. Désenchanté des prérogatives du grade, il n'ambitionne ni le double galon de sergent-major, ni même l'honneur de l'épaulette; il se contente de ses chevrons et, de même que le sceptique Diogène, se renferme hermétiquement dans sa capote; il n'engendre pas plus de mélancolie qu'il ne conserve de scrupules, et à preuve :

A une affaire des plus meurtrières, un Troupier vit son jeune frère tomber à ses côtés, atteint par un boulet venu en plein fouet qui lui broya la poitrine; celui-ci regarda sans mot dire ce corps mutilé, se baissa, ôta la cravate noire que ce frère portait à son cou, et la mit tranquillement dans sa poche en disant :

— Elle est encore bien bonne !

Et cependant, — me fut-il assuré, — cet honnête Troupier était sensible de son natu-

rel et *au demeurant le meilleur frère du monde.*



CHAPITRE VII.

Joies de ce monde.



Au nombre des multiples avantages que j'ai mentionnés plus haut (1), il en est un que j'avais passé sous silence, bien qu'à lui seul il procurât au Troupier — non achevé — toutes les jouissances, tous les enivrements, toutes les béatitudes et toutes les confortabilités désirables : je veux parler de l'avantage du *sou de poche* (2), qui est pour lui une source intarissable.

(1) Voir le chapitre III.

(2) Ce sont les *cinq centimes* nets qui reviennent quotidiennement au Troupier après avoir satisfait aux

Quoique disparaissant sans cesse, ce bienheureux sou revient toujours et, nouveau Juif-Errant, le Troupier se trouve avoir perpétuellement une somme de cinq centimes de disponible en portefeuille.

Administré par des mains habiles, le sou de poche devient une mine féconde, inépuisable, qui fournit à tous ses plaisirs, depuis le petit-verre d'eau-de-vie jusqu'à la grosse pipe inclusivement. C'est à l'aide du sou de poche que le Tourlourou peut inonder son gosier de l'alcool le plus exquis de Montpellier, flatter son palais



des plus délicieux parfums de la Havane; et pour peu qu'il sache attendre patiemment que

dépenses journalières qui lui sont imposées. Ces cinq centimes lui sont payés exactement tous les cinq jours; ils forment ainsi une somme ronde de *cinq sous*, comme dans la chanson.

les collègues de ce sou providentiel, — qui pas



plus que lui ne sauraient manquer à l'appel, — se réunissent, se groupent et s'alignent au fond de son gousset, à l'aide de cet auxiliaire avoir il peut passer les plus doux instants avec une bayadère indigène, une sylphide des bois, une nym-



phe des bords de la Seine, de l'Ourcq ou de la Marne, — à son choix, et peut-être bien de ces trois rives à la fois. Béatitudes terrestres d'autant plus réelles qu'elles sont plus rares pour lui.

Aussi le sou de poche est-il souvent, pour le Jean-Jean prodigue et voluptueux, la source de

bien des chagrins, de bien des privations : que de malheurs, que de mécomptes n'a-t-il pas engendrés, le sou de poche ! ! ! Mais il ne faut pas chercher d'autre cause à la mort du sultan Mahmoud... c'est l'abus qu'il a fait du sou de poche, sur la fin de son règne, qui l'a tué... Et certes, Mahmoud avait bien prouvé, de son vivant, qu'il était le premier des Tourlourous turcs de son vaste et magnifique empire.



CHAPITRE VIII.

Du sentiment en général considéré, chez le Troupier, sous le rapport de plusieurs motifs en particulier.



Ce qui tient une énorme place dans le cœur du troupier, c'est l'amour. Malheureusement cette portion du sexe sensible aux appas du militaire s'est catégorisée d'elle-même ; ainsi la plumassière, la giletière et la polisseuse sont depuis un temps immémorial la bayadère-née du sergent-major, du fourrier et du musicien. La bonne d'enfant échoit exclusivement aux compagnies d'élite, voltigeurs ou grenadiers; il ne reste

au soldat du centre, modeste Jean-Jean, timide Piou-Piou, ou même entreprenant Tourlourou, que la classique cuisinière, femme respectable, mais qui ayant depuis long-temps

Passé la double mer qui sépare Corinthe,

ne présente, hélas! que trop souvent à son inexpérimenté Athénien de Pontoise, de Brive-la-Gaillarde ou de Quimper-Corentin, que des ruines et des vestiges, que ces nourrissons de Mars savent apprécier à leur valeur intra-sec.



Le simple Troupier est donc obligé de se contenter de cette énorme odalisque; mais comme en toutes choses dans ce monde il y a compen-

sation, s'il ne presse pas contre son cœur dix-huit ou vingt-deux printemps, comme le voluptueux voltigeur ou le grenadier galant, en revanche son estomac recelle de temps à autre les prémices du pot-au-feu citoyen, la vinaigrette de l'estime et le miroton de l'amitié; car, si le Tourlourou est solide sur l'école de peloton, il n'est pas moins ferré sur l'école de la séduction : c'est un Lovelace, un don Juan au gros escarpin.

Tout en se promenant sur le boulevard du



Temple, il lance à droite et à gauche des œillades provocatrices; et, lorsqu'il a jeté son dévolu sur une future victime, il tourne autour d'elle, et fascine du feu de ses regards la sylphide parisienne, la colombe normande ou la pintade champenoise, assise sous la protection de ses marmots, de son tablier de taffetas gommé, de sa conscience de vingt ans et de ses manches plates.

Quand le Tourlourou a jugé que sa tournure casse-cœur a porté suffisamment la perturbation dans le cœur de la sensible payse à 200 francs de gages par an, — sans vin — (le monstre ne se trompe guère dans ses appréciations), il aborde la marchande qui cause avec sa colombe, sous le prétexte de lui marchander un cœur de pain d'épices; puis il fait avec vivacité un demi-tour à droite, et s'assied en tapinois à l'extrémité du banc sur lequel se délasse sa victime. Là, sans mot dire d'abord, il commence un feu de file de soupirs de nature à effaroucher tous les pierrots perchés sur les arbres d'alentour; et enfin, après un quart d'heure de silence, le dialogue suivant s'engage.

— Il fait fièrement chaud aujourd'hui! dit

le Tourlourou en s'essuyant le front avec un mouchoir tricolore.

— Ah, comme ça ! répond l'imprudente en levant nonchalamment la tête vers le ciel.

— Dites donc, mam'selle, reprend celui-ci timidement après avoir imprimé à toute sa personne un balancement gracieux, vous avez là de bien jolis mioches! Dieu, qu'il est satisfaisant, le petit gros blond !

Il est à remarquer que les deux beaux mioches sont laids comme des chantres d'église.



— C'est ce que tout le monde me dit, monsieur le militaire, répond la bonne en baissant

les yeux ; mais, s'ils sont gentils, ils sont méchants comme des ânes rouges.

— Oh ! méchants !... pas possible ! on ne peut pas l'être avec vous, qui avez l'air *douce* comme plusieurs agneaux.

— Vous êtes bien honnête, monsieur le militaire ; mais, moi, je ne suis peut-être pas aussi douce que j'en ai la mine.

— Laissez donc, mam'selle, réplique le Tourlourou, qui s'est peu à peu rapproché de la jeune fille ; j'ai fréquenté une de mes payses de Lille, en Flandre, qui possédait, comme vous, deux yeux et un menton absolument placés comme les vôtres ; eh bien ! c'était la douceur personnifiée, quoique j'aie eu peu d'agrément avec elle ; vous ressemblez à cette payse comme trois gouttes de lait.

— Tiens, c'est bien drôle !

— J' vous jure que c'est vrai !

— C'est un n'hasard comme ça !

— Oui, et j'men félicite...

Et ici le Tourlourou mort l'extrémité de la badine qu'il tient à la main, fait un bond, et se trouve pour ainsi dire assis sur les genoux de la bonne, qui le repousse aussitôt d'un rude coup de poing qu'elle lui applique en s'écriant :

— Haye donc ! vous en êtes encore un fameux d'enjâleur ! à bas les mains !



— C'est peut-être possible, mam'selle, reprend tranquillement le Tourlourou, qui s'en éloigne ; mais à moi le pompon de la fidélité... Prenez donc garde à vos petits ; voilà le petit gros qui jette du sable dans les yeux au gros petit.

— Ah ! les satanés enfants, ça fait damner !

Avec ça que les maîtres sont si ridicules!... s'ils se crevaient les yeux, le père serait capable de s'en prendre à moi. Vous aimez donc les enfants, vous autres, dans votre état?

— Comme ci, comme ça, attendu que le moutard est susceptible de nous mettre journellement du raisiné *de dessur* nos buffleteries; cependant je ne les *haïs* pas quand ils sont ficelés comme vos petits bourgeois.

— Eh ben, excusez! vous me faites l'effet d'être encore un beau merle, vous!

— Je m'en flatte, mam'selle, si c'est pour roucouler l'amour; car vous êtes une connaissance dont je briguerais le suffrage exclusif et isolément.

— Si c'est pour le bon motif, reprend la bonne un peu confuse d'une si brusque déclaration, c'est différent, monsieur le militaire; mais si c'est simplement histoire de rire et de s'amuser entre nous, la chose n'est pas praticable avec les maîtres que j'ai.

— Vous servez donc chez un grand-Turc?

— Ah! *ben* au contraire! J'suis dans une vraie baraque, chez des avaricieux qui me coupent le pain pour mon dîner.

— On vous l'coupe?... Dieu! quelle petitesse!... Avec moi, mam'selle, cela ne vous arrivera jamais; oh! non, au grand jamais!

A ces mots, le Tourlourou saisit une main qu'on lui abandonne; la conversation continue sur ce diapason jusqu'à l'heure de la retraite. On se donne rendez-vous pour le lendemain, pour le surlendemain et le jour suivant; la bonne devient de plus en plus sensible, le Tourlourou de plus en plus complaisant; il ne craint plus de jouer avec les mioches, et se ruine en coco à la glace et en cœurs de pain d'épice. Le quatrième jour, il résulte de l'entretien ordinaire que les moutards se sont éparpillés: l'un, s'étant trop avancé sur la chaussée, a failli être écrasé par une Dame-Blanche; l'autre, ayant eu l'imprudence d'entrer dans un débit de la Compagnie hollandaise, est tombé dans l'immense réceptacle de gélatine. Immédiatement après son retour à la maison, la bonne éplorée a été mise à la porte par le père, qui, le lendemain, est allé à la préfecture de police faire sa déclaration, et, le soir, les agents ont rapporté au domicile paternel les marmots, qu'ils ont retrouvés: le premier aux Batignolles, à l'administration générale des Omnibus; le se-

cond, en fourrière chez le marchand de galette de la place de la Bastille.



CHAPITRE IX.

Un récit de vieux Troupier.



Le vieux troupier s'exprima ainsi :

« C'était du temps de l'invincible République, à cette époque où le grand Empereur n'était encore que le Petit Caporal. Un bataillon de volontaires parisiens,

dont je faisais partie, venait de frotter un peu crânement le général Wurmser dans la personne des Autrichiens, lorsque mon bataillon est envoyé en cantonnement dans la Lombardie. Nous nous éparpillons dans la vallée, comme une fourmillière. J'avais reçu un billet de logement pour un village dont le nom a déserté de ma mémoire, et j'arrive chez le Lombard qui se trouve être deux Lombardiennes. L'une avait bien mérité les invalides, tant elle avait de services effectifs, la pauvre vieille; mais l'autre était une charmante petite enfant de troupe avec des nattes pommadées, astiquées et retroussées en guirlandes derrière le chignon, comme celles des ci-devant hussards de Berchigny ; elle possédait, en outre, des yeux châtains et un corsage entièrement occupé, enfin un vrai petit flanqueur. Ma présence semble d'abord les effaroucher ; c'était à tort ; — aussi, me dis-je à moi-même — :

» — Attention, Mandarou! la beauté va te passer en revue ; — et retroussant modérément ma moustache naissante, je leur demande des nouvelles de leur santé en ajoutant : — Si vous croyez que je viens dans ce séjour pour y mettre tout à l'envers, c'est une erreur : voilà mon billet de

logement. Si je pouvais changer de caserne, je vous débarrasserais de moi ; mais le fourrier m'a cloué chez vous peut-être pour huit jours, la valeur d'une semaine, mesure de France ; je m'y conduirai comme chez les indigènes qui ont déjà eu l'avantage de loger un de leurs vainqueurs ordinaires. Une place à votre feu, si vous consommez du bois ; *item* à votre luminaire, si vous en possédez ; la petite goutte de coquette-joyeuse, si vous la pratiquez ; le tout avec un peu de paille, si vous en avez de reste ; voilà tout ce que le réglement de la République m'alloue par jour ; je ne réclame pas autre chose de vous, car les femmes sont un sexe que je révère lorsqu'elles font tout ce que je veux.

» La vieille ne répondit pas à mon discours parce qu'elle était aveugle ; mais la jeune, — qui était sa petite-fille, à ce que j'appris, — me dit avec son petit nez en l'air et les yeux baissés :

» — Monsieur le Français, soyez le bienvenu.

» A ces mots, je crus que c'était du trois-six qui coulait dans mes veines, et que j'avais un cataplasme de poudre à canon sur l'estomac, tant mon cœur y dansait la carmagnole.



» Après avoir partagé avec moi une espèce de bouillie pour les chats, qui était excellente tant elle était sucrée, chacun se retira dans son logement respectif : c'est-à-dire que les femmes ne bougèrent pas ; mais la plus jeune, que la vieille avait appelée Nelly, me fit signe d'entrer dehors, où avait été préparé mon bivouac. Je commençai par consommer quelques bouffardes de simple caporal, histoire de profiter du grand air, dont j'avais grand besoin, pour me rafraîchir. J'allai peu après me coucher sur de la

paille fraîche, sous un hangar qui servait en même temps de poulailler; à preuve que je vis perché sur un bâton, au-dessus de ma tête, un superbe coq, véritable coq républicain, avec le plumage bleu, les revers blancs sur l'estomac, et sur la tête une aigrette rouge qui lui retombait sur l'œil gauche comme aux grenadiers de notre bataillon. C'était d'un bon augure, d'autant que j'étais certain d'être réveillé de bonne heure, le lendemain, par le camarade de chambrée. Je m'endormis donc en pensant machinalement à la jeune bourgeoise.

» Mais pas du tout! voilà que des sournois de Kinzerlicks, après s'être dissimulés dans le village, s'amusent tout à coup à y mettre le feu au milieu de la nuit, pour nous transformer en grillades. Bientôt toutes les maisons flambent et tous les naturels du pays s'éclipsent. Moi, je me précipite dans la chambre de mes particulières hospitalières : la jeune criait comme un fifre du roi de Prusse qu'on frictionne avec le fourreau d'un sabre; quant à la vieille, elle avait abusé de la circonstance pour s'évanouir. Cette vue me fendit le cœur. Cependant il était temps que j'arrivasse, le feu gagnait. N'ayant pas la force de les emporter toutes les deux, en un

tour de main je vide le mobilier dans la cour et je le fais passer par le soupirail de la cave, y compris la mère, que le feu avait déjà légèrement roussie; puis je rentrai.

» — Eh! eh! mademoiselle Nelly, dis-je à la jeune fille, qui se désolait toujours en augmentant; il faut se sauver plus vite que ça!

» Et je l'emporte dans mes bras à travers les



flammes, à preuve encore qu'elle se cramponnait

à mes tresses et que, depuis ce jour, j'ai compris de quelle utilité les cheveux pouvaient être en campagne. Et cependant on disait alors que le général en chef voulait nous retrancher ce plus bel ornement de la nature, non compris ses autres accessoires.

» Je déposai provisoirement Nelly à quelques pas de la maison entièrement submergée par les flammes, dans l'église qu'on avait ouverte pour sonner le tocsin, et je me rendis au logement de mon capitaine. Le lendemain, l'ordre le plus parfait régnait dans le village : tout y avait été pillé ou brûlé !... J'allai aux informations : j'appris que la petite bourgeoise s'était casernée à un quart de lieue de là, chez une de ses parentes. J'y allai... et voilà justement la bêtise !.. je n'aurais jamais dû la revoir, connaissant parfaitement mon cœur de tropique ; j'avais déjà été amorcé la veille, le lendemain je fus harponné comme un conscrit de marsouin.

» — Mandarou, me dis-je à moi-même, en récidivant, tu vas t'enfoncer dans les manœuvres ; autant te vaudrait-il être amoureux de l'épouse du roi de Sardaigne ! Eh bien, pas du tout ! je m'égarais considérablement ; vous allez en juger :

» Je continuais de fréquenter la Lombardienne sous le prétexte de m'informer chaque jour de sa santé qui était excellente. Un beau matin, elle m'apprend en pleurant comme plusieurs Madeleines qu'elle avait perdu sa mère la veille au soir.

» — En cherchant bien, lui dis-je dans ma simplicité, on peut la retrouver.

» — Hélas ! répliqua-t-elle, elle a cessé de vivre.

» Ce fut alors la désolation des désolations, car en effet la vieille bonne femme était morte de l'incendie rentré qu'elle avait attrapé dans la cave.

» Quand Nelly se fut un peu calmée, je lui dis avec sensibilité :

—» Mademoiselle, je voudrais pouvoir vous servir de mère, car vous êtes un pauvre ange.

» — Ah ! monsieur le Français, répliqua-t-elle en braquant sur moi deux grands yeux brillants de larmes qui me firent plus d'effet que la bouche de deux obusiers de vingt-quatre ; si pour être un ange il suffit de bien aimer quelqu'un, vous avez raison, car après ma grand'mère, c'est vous que j'aimais le plus au

monde; et maintenant vous le voyez, je n'ai plus de mère...

» En disant ces mots ce cher ange du paradis moresque avait pris une de mes mains qu'elle



serrait en tremblant dans les siennes, toujours avec continuation du même regard, et par conséquent même feu.

» On m'eût jeté une poignée de cendre chaude dans les yeux, que cela ne m'eût pas stupéfié davantage. Cependant je conservai toute ma présence d'esprit pour lui répondre :

» — Nelly, en vérité, vous me *confusez*. Parole d'honneur !...

» — J'ai dit la vérité, ajouta-t-elle pour achever de me mettre la cervelle à l'envers.

» Oh ! c'est-à-dire, c'est-à-dire qu'à dater de cet instant je fus complétement toqué ; je devins possesseur des deux plus méprisables maladies ; je n'avais plus ni faim ni soif. Cependant je ne pouvais avoir la crânerie de croire que je pusse jamais inspirer de l'amour à une jeunesse semblable... Eh bien ! voilà la controverse, car mes chefs ayant appris que je montais tous les jours de fameuses factions chez une jeune Lombardienne douce, honnête, riche et nullement grêlée du visage, que j'adorais perpétuellement, me firent jaser, et sur mes reponses, qui ne furent point évasives, ils prirent sur Nelly des renseignements satisfaisants, et, un jour, après l'appel du matin, mon capitaine me fit dire par le fourrier d'avancer à l'ordre à son logement ; il m'offrit la goutte ; moi, pas fier, j'accepte.

» — Mandarou, me dit-il, tu as fait un bon choix, quoique tu ne t'en sois pas rapporté à l'ancienneté : il faut te marier avec la Lombardienne. J'ai obtenu pour toi, du gros major,

une permission de vingt-quatre heures pour le jour nuptial.

» Puis il m'offre la goutte derechef : j'accepte en réiterant. Enfin avant de retourner à la chambrée, il m'articule ces paroles que je n'ai jamais oubliées :

» — Mandarou, souviens-toi que le mariage est la salle de police du sentiment : tel est l'avis du général en chef pour lequel tu feras une chose agréable en épousant indéfiniment ta fiancée qui est étrangère, mais que tu naturaliseras naturellement.

» Je me mariai donc avec ma chère Nelly qui, jusqu'à présent, a été la crème de la fidélité, la reine des épouses. Quoique je n'aie pas toujours été présent, je crois avoir été son seul sultan, lors même que j'étais en *Egypre;* et, si j'ai du chagrin quelquefois, c'est qu'en supposant que je vienne à passer l'arme à gauche un de ces quatre matins, madame veuve Mandarou n'aura pas la moindre chique à mettre sous sa dent : n'est-ce pas dur à avaler ? »

Et en disant ces mots, le vieux troupier essuya furtivement une larme tombée sur sa moustache grise.

CHAPITRE X.

A propos des maîtres d'armes, des canards sauvages, d'Agamemnon, roi des Grecs, et d'un calembour.

Il est un troupier dans les régiments que les Jeans-Jeans, les Pious-Pious et les Tourlourous respectent plus peut-être que le colonel : c'est le maître d'armes. A défaut de cette qualité, un troupier consommé joint ordinairement à son grade de sergent le titre de prévôt, qui lui donne une certaine influence en ce qu'il est le parrain naturel de tous les tireurs et le témoin obligé de tous les duels de garnison, ce qui lui

procure sans cesse l'occasion de *fricoter* (1).

Un Tourlourou se prend de querelle, au cabaret, soit avec un dragon, — non de vertu, — soit avec un hussard à quatre roues (2). On se donne rendez-vous pour le lendemain, après l'appel du matin. Les deux champions arrivent sur le terrain escortés, chacun de son côté, du prévôt et quelquefois même du maître d'armes de leur régiment.

Ces derniers se tuilent (3) de l'œil, s'avancent cérémonieusement l'un vers l'autre, s'enquièrent du motif de la querelle, parlementent en conséquence; et, lorsqu'il est bien convenu que l'*affaire ne peut s'arranger*, ils examinent les armes, règlent les conditions du combat, font mettre habit bas aux parties belligérantes et leur donnent, à voix basse, des conseils respectifs; les deux juges du camp se sont entendus comme larrons en foire, car leur œil de vautour a su plonger adroitement dans l'escarcelle de leurs commettants; du plus ou du moins d'espèces dépend la munificence du

(1) Voir le chapitre XIII.

(2) Sobriquet donné aux *soldats du train*, qui conduisent les charrois.

(3) Expression maçonnique.

repas qu'ils comptent faire à leurs dépens.



Enfin les conscrits se mettent en garde !

— Allez ! s'écrie le troupier n° 1.

— Halte ! exclame aussitôt le troupier n° 2. Vous êtes des braves, et vous pouvez passer rapidement à la position du soldat sans armes.

—Oui ! vous êtes vraiment Français, reprend le troupier n° 1 ; vous n'avez cané ni l'un ni l'autre, c'est parfaitement prouvé.

— Embrassez-vous et que cela finisse, ajoute le troupier n° 2. Nous sommes incapables de refuser la politesse du verre de vin que vous nous avez offert spontanément.

Et tous deux proclament que l'*honneur rrrrrrançais est satisfait.*

Mais l'appétit ne l'est pas, et le traité de paix doit être définitivement signé au cabaret du *Lapin phylantrope.*



Homère raconte que les Grognards de son son temps, — sans contredit les premiers Grognards du monde, — veillaient à ce que leurs troupiers fussent toujours suffisamment repus. Aussi un festin suivait-il immédiatement un combat. Ajax, le fougueux Ajax, tournait la broche gigantesque d'Agamemnon. Diomède, après avoir bouchonné ses chevaux, préludait à l'enfoncement complet des Troyens en confectionnant, dans une lèchefrite d'or, ce brouet noir appelé ratos (1) par les Grecs, et dont les anciens étaient si friands; et Achille lui-même, le tendre et vaillant Achille, ne dédaignait pas de mettre la main à la pâte sous la tente de la sensible Briséis.

Les deux vieux troupiers ont donc commandé un superbe déjeuner auquel chacun fait honneur, et à l'issue de ce festin de Balthazar, le cabaretier apporte, détaillée sur une ardoise, la carte-ci jointe dont l'addition est longue comme la canne du tambour-major.

(1) *Ratos*, sorte de mauvais ragoût fait de lait de chèvre, de miel et d'andouilles (Napoléon Landais, *Dict. étymol.* Du mot *ratos*, on fit plus tard *rata* (ordinaire des soldats); puis enfin de ce mot combiné avec celui d'andouille, on imagina *ratatouille*, expression que l'usage a consacrée.

1 tournée de blanc.		4 s.
idem de cassis mélangé. . .		8
4 litres de blanc, à 8 sous.		32
Pain, pour 4.		8
Veau, *idem*.		24
4 litres de rouge, à 8 sous. . . .		32
Pain redonné.		4
Fricassée de canards, pour 4. . .		24
1 bouteille à cachet vert.		16
Fromage de Gruyère, pour 4. . . .		8
1 bouteille à cachet jaune.		20
2 tournées d'eau-de-vie de Cognac.		16
4 verres de parfait-amour.		16
TOTAL.	10	12 s.

Sur cette carte de 10 fr. 60 cent., la bonne chère ne figure que pour 2 fr. 80 cent., le reste a passé en boissons absorbées.

A cette vue, celle des deux Tourlourous, déjà un peu troublée, s'éclaircit comme par enchantement ; ils n'osent réclamer sur le prix de ce menu, en présence des troupiers qui les observent ; mais ils font une grimace épouvantable, et, tirant de leur bourse chacun la somme de 5 fr. 30 cent., ils l'étalent sur le coin de la table, en pièces de six liards et de quinze sous.

Le cabaretier enchanté fait venir une tournée définitive de Cognac qu'il offre galamment, et pour son compte, à l'aimable société.

Toutefois, entre militaires, les affaires dites d'honneur ne se passent pas toujours aussi agréablement ; en voici la preuve :

Deux officiers de cavalerie se prennent de querelle, un soir, au café. N'appartenant pas au même régiment, toutes explications sont inutiles. Le pistolet est l'arme choisie pour vider le différend. Arrivés sur le terrain, le lendemain matin, les témoins emploient tous les moyens pour amener une réconciliation : elle est impossible. On convient qu'on tirera alternativement l'un sur l'autre, jusqu'à ce qu'un des deux ait été touché. Placés à distance, le pistolet au poing, celui que le sort a désigné pour ne tirer que le second dit à son adversaire qui déjà l'ajuste :

— Cependant, Monsieur, si vous m'en croyez, parlementons.

— Soit, *par le menton*, répondit celui-ci.

Et lâchant son coup presqu'aussitôt, il casse la mâchoire à son antagoniste.

CHAPITRE XI.

1 sur 100,000.

Il ne faut pas croire qu'à l'armée tous les troupiers soient également braves ; il en est qui ne peuvent jamais s'habituer au bruit du canon.

J'ai connu un brave officier de l'Empire qui chaque jour de bataille tombait dans une violente attaque d'épilepsie lorsqu'il entendait le sifflement du premier boulet ; mais, au second boulet, il reprenait ses sens, et, peu à peu, rentrait dans son état normal au fur et à mesure que le feu redoublait ; il fallait que la mitraille arri-

vât avec tous ses agréments pour qu'il se remît tout à fait.

Napoléon, qui s'y connaissait, répétait souvent :

— Il ne faut pas dire d'un homme qu'il est brave, mais qu'il a été brave tel jour.

En effet, nos actions se lient tellement entre elles, nos sensations naissent quelquefois de causes tellement inconnues, qu'il nous est impossible de définir pourquoi ce que nous avons fait hier, nous ne pouvons le faire de même aujourd'hui.

Je ne sais plus qui disait du prince Eugène : — non de Beauharnais :

« Si son médecin lui donnait la... colique, il en ferait le plus grand... poltron de l'Europe. »

Voyez d'après cela à quoi tient la destinée d'un empire ! Une tranche de melon mangée mal à propos peut faire perdre une bataille.

Et puis le chapitre des antipathies !

S'il faut en croire les historiens, l'aspect d'une écrevisse crue faisait frémir Charles-le-Téméraire.

Alexandre pâlissait à la vue de deux pommes cuites.

César avait une aversion insurmontable pour le potage aux herbes.

Le fils de Marie Stuart s'évanouissait en voyant une épée nue.

Les érudits citeraient encore une foule d'autres exemples sur ces stupidités de la bravoure, sur ces poltronneries de gens courageux en diable!... Moi, je vais droit au fait, et je vous dirai que j'avais un cousin qui était un drôle de corps. — Tombé sur ce qu'on appelait alors un mauvais numéro, il fut fait dragon et expédié à Nancy. Quand on vit arriver à l'escadron cette lourde tête, ces grosses mains à gros doigts violets, et toute cette tournure de mardi-gras, les loustics se proposèrent de le *tâter* et de rire à ses dépens.

A cette époque, pour tâter un homme, on lui donnait quelques coups de poing dans l'estomac ou quelques coups d'éperon dans les mollets. — S'il avait l'air de ne pas y faire attention, on lui enfonçait une côte; — s'il se fâchait, on lui proposait un coup de sabre en partie liée.

Or, on tâta mon cousin. — Un prévôt (1)

(1) Voir le chapitre II.

le souffleta pour je ne sais quoi, — c'était de tradition, — et lui fit voir, comme on dit, trente-six bougies de l'Étoile; mais mon cousin, qui était Parisien pur-sang, né en plein faubourg Saint-Antoine, ne s'amusa pas aux bagatelles du code de caserne : il n'eut pas plus tôt le soufflet sur la joue, que le prévôt reçut un cruchon de grès sur la tête. — La tête et



le cruchon furent cassés du choc. — Dès ce

moment, mon cousin fut réputé brave, et on ne le tâta plus parce qu'on le reconnut pour bon enfant. — Dans un régiment, les bons enfants sont, en général, de fort mauvais coucheurs; quoique très bon enfant, le prévôt ne fut regretté de personne.

Dans un bal champêtre, mon cousin se battait volontiers contre dix paysans pour que son



maréchal-des-logis pût, en toute sécurité, conter fleurette aux villageoises, et boire impertinemment le vin des malotrus sans payer. — Il volait au besoin, dans les étables, des



cochons tout vivants, en dépit des cris atroces

de l'animal et des grognements du propriétaire de l'animal. — Il aurait mis jusqu'à la poignée de son sabre de dragon dans le ventre de tous les brigadiers du monde, si ceux-là l'eussent gouaillé sur quelque corvée contre son goût. En un mot, mon cousin était un diable incarné, un braque, une véritable tête de bœuf: mais un hanneton l'effrayait; il se fût trouvé mal en présence d'une araignée; une sauterelle l'eût fait fuir jusqu'aux confins du département de la Meurthe. — Mon cousin avait donc quelque analogie avec Charles-le- Téméraire, Alexandre, César, et le fils de Marie Stuart; — ce qui est peu flatteur pour ces derniers.

Qui n'a vu quelquefois de ces grosses mouches azurées, toutes velues sur le ventre, luisantes et bourdonnantes? En tête-à-tête avec une de ces mouches-là, mon cousin se fût fourré dans un trou de souris, si déjà il n'avait eu une peur effroyable des souris.

Un beau jour donc, que ses camarades, qui avaient du temps de reste après les devoirs de l'écurie remplis et cent mille autres devoirs dont la litanie fait le désespoir du cavalier en général, et du dragon en particulier, lui proposèrent une petite promenade dans les environs

de Nancy, sur les bords de la Meurthe, qui sont charmants. — Tout le monde sait que la Meurthe se jette dans la Moselle, que la Moselle se jette dans le Rhin, et que le Rhin se jette dans la mer du Nord, qui ne se jette nulle part, — elle reste chez elle; — mais tout le monde ne sait pas que la Meurthe foisonne de grenouilles, surtout aux environs de Nancy; mon cousin l'ignorait complétement, le malheureux!

Or donc, les camarades lui proposèrent une joute en bateau; lui, qui ne se doute de rien, parie, en comptant sur la vigueur de ses muscles, devancer les plus gaillards à force de rames.

On accepte; cinq minutes après, la barque qu'il conduisait allait s'engraver dans les sables d'un atterrissement sur lequel il avait été donner comme un furieux.

Aussitôt les camarades, dans leurs barques, font cercle autour de lui; l'un d'eux ouvre une petite boîte, d'où il tire de ces grosses mouches que je vous ai décrites, attache chacune d'elles par une patte à un crin arraché à la queue des chevaux, puis s'amuse à faire voltiger ces infâmes diptères, sar-

costomes ou latéralisètes (1), à deux doigts



de la face de mon cousin, qui hurle aussitôt comme un démon exorcisé par un évêque.

A ses cris, à ses prières, à ses blasphèmes, l'eau se trouble; la vase du lit de la Meurthe remonte à sa surface; des croassements retentissent, et des myriades de grenouilles vertes, bleues, jaunes, grises, attirées par le gibier qui voltige et bourdonne, sautent comme des forcenées de çà, de là, en paraboles, en fusées, en travers, en droite ligne, de toutes parts, en escaladant la barque montée par mon

(1) Insectes à ailes transparentes, sans étui. (*Diction. d'hist. natur.*).

infortuné cousin, qui, se croyant sur le point d'être dévoré par les grenouilles, — comme jadis un préfet par les hannetons, — recommande son âme à Dieu, car jamais il n'avait tant vu, tant entendu de grenouilles; c'était à se croire en Egypte, du temps de Moïse. Aussi promit-il tout ce qu'on voulut, pourvu qu'on le délivrât du reptile batracien.

Et lorsque, pour la première fois, mon cousin le dragon me raconta ses exploits, il passa sous silence l'épisode des environs de Nancy, qu'un ancien du régiment, qui avait fait la campagne d'Égypte — sous l'autre, — appela Grenouillapolis.

Maintenant, que j'ai indiqué une des trente-deux manières de pêcher les grenouilles, une autre fois je dirai la meilleure façon de les accommoder pour les manger.



Au temps de Napoléon, on fut pour les fricoteurs d'une sévérité terrible : on tirait sur eux comme sur l'ennemi, et lorsqu'on pouvait en attraper, on les jugeait et on les fusillait impitoyablement.

Comme on voit, la grande armée eut aussi ses fricoteurs, mais leur type ne ressemblait en rien à celui des républicains : ceux-ci ne pensaient qu'à une chose, bien vivre; n'importe à quel prix et par quel moyen. Je pourrai à l'appui de mon assertion citer une foule d'exemples, si je n'aimais mieux laisser parler un de ces fricoteurs émérites qui me raconta un jour de quel sacrifice on paya, dans son escouade, le plaisir de manger une soupe parfaitement faite.

« C'était au mois d'octobre 1813, me dit-il; nous étions aux environs de Leipsick : la nuit il avait fait très-faim et très-soif; le lendemain matin, tout le monde se plaignait; et cependant, on avait fait la veille, au régiment, une distribution de...... »

— Alors, interrompis-je à mon tour, pourquoi vous permettiez-vous de ne pas être contents ?

» —Attendez, vous allez voir, reprit mon visiteur avec une sorte d'impatience : comme j'avais celui de vous le dire, on avait fait, la veille, une distribution de guêtres : une paire pour trois hommes. C'était bien pour la marche, mais pour l'appétit ce n'était pas suffisant. Nous possédions, il est vrai, dans l'escouade, une marmite en bon état; seulement,



nous n'avions rien à mettre dans la damnée

marmite. Pour surcroît d'*appointement*, le sergent s'approche de nous :

— » Camarades, nous dit-il, j'en suis réellement mortifié, mais, foi de gradé, je ne puis faire autrement que de manger la soupe avec vous ce matin ; je vous engage donc à mettre le pot-au-feu avec vivacité, et vous autorise, en outre, à le faire bon.

— » Hé bien, graissons la marmite ! s'écrièrent les camarades.

» Les amis se mettent en campagne et reviennent bientôt avec un superbe petit cochon d'Inde, une énorme galette, trois poires cuites et une tête de mouton parfaitement crue, enfin de quoi faire un potage excellent. Notre sergent, comme tout sergent de voltigeurs, était porté sur la bouche. Un de nos hommes, plus flatteur que les autres envers les chefs, a l'incohérence de dire en voyant ces provisions:

— » Il nous manque des légumes ; le sergent adore les légumes : comment faire ?

» Nous avions aperçu, au delà de nos ligues, un superbe champ de comestibles champêtres qu'un de nos petits tapins avait dépisté à la vue du feuillage ; mais ce champ faisait partie des

avant-postes ennemis; il était même gardé par un Prussien en sentinelle. N'importe! j'y vais; j'ajuste le Prussien et je le descends sur lui-même. Le poste prend les armes; moi, je tire les carottes, et j'arrive essouflé et triompant! Ce n'était pas tout encore : le caporal d'ordinaire, très-gourmet de son naturel, prétend qu'il faut des poireaux. La possession de ce produit potager devait nous coûter un peu plus cher. Nous courons aux poireaux : les Prussiens nous reçoivent à coups de fusil; nous perdons deux voltigeurs, mais nous vendangeons impitoyablement, et notre intrépidité nous procure encore le légume généralement demandé.

» Je croyais la marmite au grand complet, lorsque le sergent s'avance vers moi, et me dit d'un air fort agréable :

— » Parisien, votre potage ne vaudra pas le diable si vous n'y introduisez un navet : le navet entre essentiellement dans la théorie du pot-au-feu.

» Le reproche était élégant.

— » Le sergent a raison! s'écrient les amis, il nous faut un navet : un navet est de première nécessité.

» — Hé bien, va pour le navet! leur dis-je

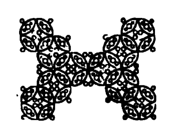


avec tranquillité ; le champ de légumes est en face : en avant, pas accéléré !...

» Ce qui est dit est fait : nous partons au pas de course, nous arrivons. Cette fois les Prussiens, qui s'étaient méfiés, étaient en masse. N'importe, nous attaquons le poste qui riposte; nous fonçons, tête baissée et baïonnette *idem*, sur les Kinserlicks.... Il faut le dire pour la gloire des voltigeurs français, les

Prussiens reculèrent et le navet fut enlevé d'assaut et rapporté intact. Nous avions encore perdu trois voltigeurs cette fois; total, cinq hommes et un caporal de tués; mais la soupe était excellente! »

En campagne, aujourd'hui, les fricoteurs sont quelquefois traités avec sévérité. Leurs délits, toutefois, sont moins de la compétence du conseil de guerre que de celle de la chambrée. On ne les condamne que rarement à passer par les armes, mais souvent ils s'exposent à recevoir la *savate*. Si cette punition est plus rigoureuse qu'on ne se l'imagine, au moins ne compromet-elle pas leur tête.



CHAPITRE XIII.

Du vieux Grognard, dit Grognard pur-sang.



C'est encore une variété de la grande famille militaire : les feuilletonistes, les romanciers et les vaudevillistes l'ont décrit plus particulièrement.

Le vieux Grognard a toujours servi sa patrie pendant vingt, trente ans et plus dans la vieille garde impériale ; il s'est successivement battu en Italie, en Egypte, en Allemagne, en Espagne, en Russie et en Champagne. Il compte les blessures comme on compte les huîtres, par douzaines.

Sa taille est de cinq pieds six ou huit pouces. Il a aujourd'hui de 70 à 75 ans environ. Autrefois brun et vigoureusement constitué, il n'a plus maintenant un cheveu sur la tête; son visage est osseux, son corps n'est plus qu'une momie.

Le Grognard pur-sang a conservé de ses anciennes habitudes la propreté et l'exactitude, l'obéissance passive et l'usage modéré de la pipe. Il est essentiellement célibataire ou marié. Dans ce dernier cas, c'est le même jour qu'il a reçu du ministre de la guerre l'expédition de *son congé définitif* comme *impropre au service actif*, qu'il a fait publier ses premiers bans. La veille de la cérémonie nuptiale, le vieux Grognard a fait le sacrifice de sa



queue en la coupant lui-même pour la reléguer au fond d'une armoire, après l'avoir ficelée et empaquetée dans une vieille blague à tabac. Quant à ses moustaches, depuis qu'il a vu les maçons et les laquais en porter, les siennes ont perdu toute espèce de considération à ses yeux, aussi les a-t-il abattues sans remords ; mais il a su trouver une sorte de dédommagement à ce dernier sacrifice dans l'empleur de ses favoris, qu'il persiste à appeler ses *nageoires* et qu'il laisse pousser d'une longueur démesurée : « A la Murat, » dit-il, car la conversation du vieux soldat est incessamment lardée de dictons et de proverbes qui datent de la République ou de l'Empire. Ainsi, une redingote de couleur grise mal façonnée est une *redingote à la Napoléon*, et une perruque en vergette un *toupet à la Bessières.*

Le vieux Grognard est d'une fidélité exemplaire au culte de ses vieilles admirations. Lorsqu'il est sorti des rangs de l'armée pour *s'incorporer dans le civil et devenir pékin*, toute son instruction consistait à exécuter les charges de l'école de bataillon. Personne ne savait mieux que lui nettoyer un fusil, entretenir des buffleteries. Il cousait passablement un

bouton, s'entendait à dresser toute espèce de caniche et signait son nom lisiblement. Pour ce qui était de sa fortune, elle se composait d'une pension réglée au chiffre de 365 francs, *maximum* de celle que pouvait obtenir autrefois un soldat de la vieille garde (eût-il eu avec lui toutes les herbes de la Saint-Jean), et des 250 francs de dotation affectés à sa croix; car que serait un vieux Grognard, un Grognard pur-sang, sans la croix?.... Un fusil sans chien, une montre sans aiguilles...... Un Grognard non décoré serait un énorme anachronisme. Quant à ses meubles, ou pour mieux dire à ses *effets mobiliers*, ils consistaient en un havre-sac de peau de veau usée et pelée, contenant un uniforme complet de grenadier dont il s'est encore revêtu le jour de la translation des cendres de Napoléon aux Invalides; de trois chemises de toile, de quatre paires de guêtres et d'un cuir à rasoir enveloppé dans un ordre du jour de l'armée d'Italie. Avec un tel patrimoine et des ressources semblables, un vieux Grognard ne peut espérer d'épouser la fille d'un pair de France ou la nièce d'un évêque. Ne pouvant donc élever ses prétentions jusqu'au premier étage de notre ci-

vilisation, il se contente du rez-de-chaussée, en prenant ordinairement pour femme *légitime* la fille d'un concierge qui lui apporte en dot, avec 28 ou 36 ans, un honnête embonpoint, la survivance de la porte paternelle et les épargnes de sa vieille mère.



Le vieux Grognard, comme ces diables dont

parle Milton, se rappetisse pour se mettre au niveau de sa nouvelle condition, et, de même que le maréchal de Vauban qui, à la prise de Turin, laissa son bâton de commandement à la porte de la ville, le vieux Grognard, après avoir été l'exemple des soldats de la grande armée, n'a plus d'autre ambition que celle de devenir le modèle des concierges et l'exemple des maris. Il relègue son héroïsme et son brevet d'honneur au fond de son sac qui ne sort plus de l'armoire de noyer conjugalé, et ne conserve de ses insignes de gloire passée que son bonnet de police et le ruban rouge qu'il noue à sa boutonnière les jours où l'absence de *ses maîtres* lui permet d'aller aux Champs-Elysées voir jouer aux boules ou s'asseoir à l'ombre de l'Arc-de-Triomphe de la barrière de l'Étoile.

Le vieux Grognard se met bientôt au courant du *train train* de ses nouvelles fonctions. Lui et sa femme se divisent l'empire du temps comme le soleil et la lune. Le Grognard est toujours debout en même temps que le soleil; sa femme veille tout le temps que la lune brille au ciel; par ce moyen, la porte confiée à leur vigilance est toujours bien gardée; mais il est probable que, malgré les lois de l'astronomie, le so-

leil et la lune se rencontrent quelquefois, car ordinairement, après neuf mois de mariage, — plus ou moins, — la femme d'un Grognard pur-sang donne le jour à une fille qui, au fur et à mesure qu'elle grandit, devient très-brune, très-piquante et très-coquette. Il n'est pas rare de voir la fille d'un vieux Grognard devenir l'une des élèves les plus *avancées* du Conservatoire, non de ce triste *Conservatoire des arts et métiers* de la rue Saint-Martin, où la vue ne se repose que sur de laides machines; mais bien de ce délirant Conservatoire de la rue Bergère, où l'on ne voit, les jours d'exercices, que des choses capables de vous mettre la cervelle à l'envers. Dans cette hypothèse, le vieux Grognard a pour sa fille autant d'affection que pour sa pipe.

Dès cinq heures du matin, en été, à huit heures en hiver, on le voit, le brûle-gueule sur le bord des lèvres, vaquer aux soins du ménage. La laitière et l'épicier ne manquent jamais, en le voyant, de lui adresser quelques paroles flatteuses et de s'informer de sa santé, de celle de *son épouse* et de *sa demoiselle*. — ou de son *petit* si cet enfant est mâle. — Le vieux Grognard leur répond d'une façon

polie, quoique brève, lorsqu'il est de bonne



humeur. Quand il est sous l'influence de quelque préoccupation, alors il marronne entre ses dents des paroles inintelligibles, tout en se plaignant distinctement de la mesure du lait et de l'arôme du café; alors les fournisseurs, habitués à ses boutades, ne cherchent même pas à modérer sa mauvaise humeur; seulement, l'épicier lui lance un coup d'œil significatif, ou lui applique du plat de la main un léger coup sur l'abdomen en lui disant de ce ton qui n'appartient qu'à ces spirituels industriels :

— Vieux Grognard de la vieille, va !..., il n'est jamais satisfait !..... Dame, voyez-vous, M. Roubelard, Mandaroux, Croullebot, — n'importe — c'est que, malheureusement, nous ne sommes plus au temps de *l'autre*.

A ces mots, l'ex-troupier retire avec vivacité sa pipe de sa bouche et jette un regard au ciel en murmurant d'une voix sourde :

— Ah ! oui l'autre !... comme dans la garde.

Ce *comme dans la garde* est le refrain ordinaire de tous les vieux Grognards pur-sang, le résumé de toutes leurs déterminations ; seulement, ils varient la manière de prononcer ce dicton selon le temps et les sentiments dont ils sont agités. Sont-ils contents ? leurs figures s'épanouissent, leurs regards deviennent brillants, et ils disent avec un demi-sourire et d'un ton ému :

— Comme dans la garde !

Sont-ils de mauvaise humeur, *leurs maîtres* ont-ils passé devant eux sans les regarder, ou un valet de chambre insolent leur a-t-il fait quelques observations ? les vieux Grognards deviennent sombres, leurs sourcils se froncent, ils baissent la tête et répètent avec un soupir étouffé :

— Comme dans la garde !

Mais le Grognard pur-sang rentre toujours chez lui sans conserver la moindre rancune, parce qu'il sait que dans le vocabulaire du peuple la qualification de *vieux Grognard* est passée à l'état apologétique, et que ce mot est synonyme de bravoure, de générosité, et qu'alors n'est pas appelé vieux Grognard qui veut.

De retour dans sa loge, toujours fumant comme un Alsacien et marchant comme un chat



pour ne pas réveiller sa femme ou ses enfants — qui couchent dans la soupente, — le vieux Grognard allume le fourneau, fait le café et prépare le premier déjeuner de la famille encore endormie, puis il brosse le fauteuil de velours d'Utrecht de sa femme, range, époussète tout autour de lui, et enfin parcourt tranquillement les journaux de son maître. Si par hasard il s'empare d'un balai, ce n'est que pour montrer l'exemple, attendu que, de même que la plupart de ses confrères, il a des balayeurs à gages pour entretenir le pavé de la cour et les approches de l'hôtel.

Le vieux Grognard est fier ; il ne parle que rarement à ses voisins, mais avec le facteur de la poste il entame volontiers la conversation ; quelquefois même il ne dédaigne pas de lui offrir, ou d'accepter, chez le marchand de vin, le modeste canon de vin blanc le matin, ou la goutte de cassis mélangé. Le soir, le Grognard méprise les domestiques de l'hôtel, « parce que, dit-il, il n'aime pas à les voir *moucharder.* » Il est au plus mal avec le chef de cuisine, qui ne lui donne jamais aucun dessert, et n'est pas mieux avec le sommelier, parcequ'il ne lui abandonne pas même les bouteilles

étoilées. Quant au groom du fils de la maison, c'est, à son avis, un *sans-cœur*, un *propre à pas grand'chose*, qu'il accuse sans cesse de *rentrer* son maître trop tard.

Maintenant, si, en se promenant le dimanche dans l'après-dîner, on rencontre, soit aux Champs-Elysées, soit sur les boulevards extérieurs, un homme âgé, chauve, grand, sec et paraissant jouir encore d'une santé robuste; si cet homme est vêtu avec une extrême propreté d'une longue redingote bleue, d'un pantalon de même couleur, flottant sur ses souliers, et d'un chapeau rond, haut de forme; enfin si cet homme tient d'une main une canne de jonc à pomme d'ivoire et de l'autre un mouchoir de couleur, et qu'il ait à la boutonnière un petit ruban qui devait être rouge dans l'origine, on peut parier à coup sûr que c'est un vieux Grognard.



CHAPITRE XIV.

De l'Invalide.

« Mes vieux camarades, l'honneur est la pudeur des braves! » (*Paroles de* NAPOLÉON *aux Invalides.*)



C'est un admirable et touchant spectacle que celui des invalides rangés en bataille dans la cour d'honneur de l'hôtel pour passer la revue du gouverneur qui les commande.

Et cependant qui reconnaîtrait dans cette petite armée de braves mutilés, chancelants, les jeunes et brillants vainqueurs de l'Amérique, de

l'Italie, de l'Égypte et de l'Allemagne? Comment, avec ces chapeaux déformés, ces larges habits fuyants aux retroussis mal agrafés; comment, disons-nous, avec tous ces individus, recomposer par la pensée le grenadier de la vieille garde, le guide audacieux, le hussard intrépide, le svelte lancier ou le carabinier aux formes herculéennes, qui tous jadis avaient porté l'imposant bonnet à poil, la pelisse écarlate, l'aigrette polonaise, le casque romain et la cuirasse d'or?... Et cependant, parmi ces soldats, il en est quelques-uns qui auraient pu devenir époux d'une baronne allemande ou d'une princesse italienne, s'ils n'avaient préféré rester les favoris de la victoire, tant elle se montrait belle et généreuse au temps de la République et de l'Empire!

C'est à l'infirmerie des Invalides qu'il faut aller chercher ces braves, lorsqu'ils achèvent de mourir; rien n'égale la sérénité du patient que vingt baptêmes de sang ont aguerri.

L'année dernière, au mois de décembre, j'assistai aux derniers moments d'un sous-officier presque centenaire, qui n'avait jamais reçu la moindre égratignure dans le cours de ses nombreuses campagnes. L'âge seul l'avait

amené lentement à cette place ; ses petits-enfants en pleurs étaient agenouillés au pied de son lit, car le médecin s'en était froidement éloigné en disant au prêtre :

— Cet homme n'a plus affaire qu'à vous.

Et lorsque l'aumônier, aidé des infirmiers, souleva le corps décrépit du mourant pour poser sur ses lèvres muettes le saint viatique, qu'il implorait d'un regard plein d'espérance, je crus revoir se reproduire en réalité la scène de *la Communion de saint Jérôme*, ce chef-d'œuvre du Dominiquin ; prosterné comme tous ceux qui assistaient à cette pieuse cérémonie, lorsque je relevai la tête, je vis des traces de larmes sur tous les visages.

En sortant de l'infirmerie, j'appris d'un des chirurgiens que ce vieux sous-officier était malade et alité depuis dix-huit mois, et que depuis ce temps il s'était vu mourir, petit à petit, organe par organe, sans avoir trouvé sur sa couche de douleur une position tenable qui pût donner quelques instants de répit à ses souffrances.

— Et voilà ce qu'on appelle mourir de sa belle mort ! demandai-je au praticien ; alors qu'est-ce donc que l'horrible mort ?

— C'est bien certainement celle à laquelle vous venez d'assister, me répondit-il.

— Pour un soldat, repris-je, mourir de sa belle mort, c'est lorsqu'un boulet de canon le jette à bas, sans douleurs, sans angoisses.

— Vous ne savez donc pas qu'une mort subite l'effraie comme un assassinat? Moi, qui suis habitué de vivre avec ces têtes souffrantes et moribondes, il ne m'est pas arrivé une seule fois de souhaiter qu'elles eussent été cassées par un boulet.

— Le vœu est charitable, répliquai-je; mais alors dites-moi de combien d'assassinats se compose une bataille?

Le chirurgien hocha la tête, et ne répondit pas à ma question.

A quelques jours de là, par un magnifique soleil d'hiver, un char funèbre, surchargé de couronnes d'immortelles, précédé des bannières de la France et suivi des débris vivants de ses quarante armées, passait lentement sous l'arc-de-triomphe de l'Étoile! Ce sarcophage, entouré de tant de pompe militaire, et reçu aux acclamations d'un peuple en délire qui se souvenait que le soleil obéissait jadis à la fortune de Napoléon; ce sarcophage, disons-nous,

renfermait la dépouille mortelle de l'homme qui, dans l'espace de quinze années, avait réuni à lui seul la gloire d'Alexandre, de César et de Charlemagne; Napoléon, mort, allait prendre sous le dôme des Invalides la place que de son vivant il y avait marquée pour les héros!

Le soir de cette tardive apothéose, lorsque la foule se fut tristement retirée de l'enceinte sacrée, lorsque le murmure de ses mille voix se fut effacé, et que la solitude eut été à peu près complète et le silence profond, un autre invalide, un centenaire, aveugle et ne marchant qu'à l'aide de deux jambes de bois, entrait avec recueillement dans la chapelle où reposait le corps de Napoléon, au milieu d'un océan de lumières. Arrivé à grand'peine jusqu'au pied du catafalque impérial, il voulut qu'on le débarrassât de ses deux jambes de bois pour mieux s'agenouiller; puis, se prosternant et de son front chauve frappant les degrés, on entendit s'exhaler de sa poitrine des soupirs mêlés à des sanglots, et les mots de *Dieu*... et d'*Empereur* sortir de sa bouche en bégaiements inarticulés; et lorsque les deux invalides qui l'avaient amené, après avoir arraché leur vieux camarade à sa poignante douleur,

traversèrent la chapelle pour s'en retourner, je remarquai que les officiers supérieurs de l'hôtel se découvrirent respectueusement sur le passage de ce martyr des batailles.

Cet invalide avait été décoré le premier de tous par Napoléon, trente-six ans auparavant.



Conclusum,

C'est-à-dire FIN DE LA CHOSE.



Si j'avais l'honneur d'être roi de France, disait le grand Frédéric, il ne se tirerait pas un coup de canon en Europe sans ma permission.

Napoléon a dit, le jour de la bataille des Pyramides :

— La cavalerie française est la première du monde !

Le soir de la bataille de Marengo, il s'est écrié :

— L'infanterie française n'a point d'égale !

Enfin, après la bataille de Lutzen, où l'artillerie de la garde tira, pour sa part, 40,000

coups de canon, — rien que cela, — toujours le même Napoléon fit cette déclaration authentique :

— L'artillerie française ne saurait reconnaître de rivale !

D'où il résulte, — logiquement, — que la cavalerie, l'infanterie et l'artillerie française sont les premières du monde, et que les troupiers qui composent ces différentes armes sont le type, le prototype, l'archi-type du guerrier et du héros présent, passé et futur.

— Vous avez tous dans votre giberne le bâton de maréchal, —a dit à son tour, il y a quelque vingt ans, un facétieux monarque français, aux troupiers exclusivement préposés à la garde de sa royale et grosse personne. — Il ne s'agit que de l'en faire sortir.

En effet, c'est là qu'est la difficulté ; mais Louis XVIII n'en a pas moins sanctionné, par ce propos, le souhait de S. M. Prussienne et les appréciations du Petit Caporal.

Certes, le troupier français est le premier grognard du monde, et chaque Tourlourou possède, dans sa giberne, le brevet de maréchal de France, en bâton, avec la manière de s'en servir ; mais comme notre armée se com-

pose de 300,000 gobe-choux, — chiffre moyen, — et qu'il n'y a que 12 maréchaux, sur ces 300,000 brûle-pavés, 299,988 sont obligés d'avoir de la modestie, chacun pour douze, et de laisser faisander, dans leur cartouchière ce



bâton si vivement désiré qui échoit assez communément, non pas aux plus braves, mais bien aux plus adroits.

Comme on voit, feu S. M. Louis XVIII sa-

vait parfaitement dorer le pompon aux Jeans-Jeans, Pious-Pious et Tourlourous de son époque.

Redevenu simple citoyen, un troupier, quelque fini qu'il ait été, ne balance pas à se faire enregistrer dans les petites affiches pour obtenir une place de portier, de garçon de bureau, de palefrenier ou même de valet de chambre, — ce qui est le pire; car mieux vaut servir des chevaux que certains individus. — Les plus fiers se font comparses à l'*Ambigu* peu *comique*.



Au résumé, l'uniforme est comme la robe de Nessus : il embrase ; avec cette différence que le pourpoint du centaure incendia Hercule de fond en comble, tandis que le frac guerrier a fait surgir des milliers de héros non fabuleux.

C'est que ce noble costume est comme un niveau glorieux qui égalise toutes les conditions. Dans la hiérarchie militaire, le fils du prince et le fils du savetier ont dans l'âme une égale ardeur, un même enthousiasme, parce qu'ils savent qu'ils doivent vivre et mourir sous le même drapeau ; parce que l'air qu'on respire sous les plis agités de l'étendard est un air vivifiant, tout parfumé de poésie héroïque. Mais une fois dépouillé de ce talisman, le troupier retombe dans le prosaïsme de la vie commune et rentre, comme l'abeille vagabonde, dans l'alvéole que la nature lui a assignée. Le fils du prince règne dans le salon héréditaire, le fils du savetier rampe dans l'échoppe patrimoniale ; l'un et l'autre reprennent leurs habitudes : celui-ci se plonge, la tête la première, — dans de splendides dissipations ; celui-là, dans les travaux infimes de sa caste. Le premier trône à l'Opéra, le second s'ébat aux Funambules.

Dans sa loge d'avant-scène, le fils du prince provoque les respectueux avertissements du commissaire de police; le même officier public fait empoigner par ses sergents-de-ville le fils du savetier juché au paradis; et, comme l'a si éloquemment dit J.-B. Rousseau dans son ode à la moutarde, couronnée par l'académie de Dijon :

« Le masque tombe, le *prince* reste,
Et le *troupier* s'évanouit. »

FIN.

PHYSIOLOGIE
DU TROUPIER,

PAR ÉMILE MARCO-SAINT-HILAIRE

Dessins par Vernier.



PARIS.

AUBERT, ÉDITEUR, Place de la Bourse. | LAVIGNE, 1, rue du Paon Saint-André.

Publication d'Aubert et Cie, place de la Bourse, 29.

Livres illustrés.

LES ANIMAUX PEINTS PAR EUX-MÊMES, magnifique volume illustré par Grandville. — LES FABLES DE FLORIAN, par le même artiste. — LES FEMMES DE SHAKSPEARE, livre de luxe, orné de gravures anglaises. — LES BEAUTÉS DE LORD BYRON, texte par Amédée Pichot, gravures anglaises du plus grand mérite. — LE MUSÉUM PARISIEN, texte par L. Huart, dessins par Gavarni, Daumier, Grandville et autres. — LES FABLES DE FLORIAN, édition illustrée par Victor Adam. — PARIS DAGUERRÉOTYPÉ, les rues de Paris avec texte explicatif et historique. — LA GALERIE DE LA PRESSE, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS, trois gros volumes: 147 portraits des artistes et gens de lettres en réputation. — LES FASTES DE VERSAILLES, texte par M. Fortoul, gravures anglaises et françaises. — PHYSIOLOGIES par MM. Balzac, — Delor, — L. Huart, — Lemoine, — H. Monnier, — Maurice Alhoy, — Marco Saint-Hilaire, — Ourliac, — Philipon, — James Rousseau, — F. Soulié et autres; dessins de Daumier, — Gavarni, — Janet-Lange, — A. Menut et autres.

LES CENT-ET-UN ROBERT-MACAIRE, texte par MM. Maurice Alhoy et Louis Huart, dessins par *Daumier*, sur les idées et légendes de *Ch. Philipon*, 2 beaux volumes, 101 dessins. Prix, 20 fr.

LE MUSÉE POUR RIRE, texte par MM. *C. Philipon*, *Louis Huart* et *Maurice Alhoy;* dessins de MM. *Gavarni*, *Grandville*, *Daumier*, *Bouchot* et autres, 3 beaux volumes. Prix : 30 fr.

Estampes.

Estampes d'encadrement, — Estampes de genre, pour albums, etc, — Modèles de figures, de paysages, de fleurs, d'animaux, — Ornements anciens et modernes, — Costûmes de théâtre et de travestissements, — Costumes civils et militaires, — Dessins pour les fabricants d'étoffes, d'impression sur toile et sur papier, de broderies, de tapis, etc., etc.

Caricatures.

La maison Aubert a fondé les journaux qui publient des

caricatures, les 99 centièmes de ce qui paraît en ce genre sont imprimés par elle; c'est dire qu'elle seule possède un assortissement bien complet des dessins comiques destinés à l'amusement.

ESTAMPES, — ALBUMS, — LIVRES ILLUSTRÉS, — CARICATURES, — RECUEILS POUR JETER SUR LES TABLES DE SALON, — MODÈLES DE DESSINS, — ORNEMENTS, — MOTIFS POUR LES DESSINATEURS DE FABRIQUE, etc., etc., etc.

ALBUMS DE POCHE. Sous le titre de *Miroir du Bureaucrate*, — *Miroir du Collégien*, — *Miroir du Calicot*, — *Miroir du Pique-Assiette*, etc., format des Physiologies et du prix infiniment modique de 50 cent.

FOLIES CARICATURALES, fort piquant album de salon, paraissant par livraisons remplies d'une myriade de folies grotesques. Prix de la livraison, 50 cent.

L'ALBUM CHAOS, ouvrage du même genre, dessiné à la plume et pouvant servir de modèle de croquis. La livraison, 50 cent.

HISTOIRES PLAISANTES DE MM. *Jabot*, — *Crépin*, — *Vieux-Bois*, — *Lajaunisse*, — *Lamchasse*, — *Vert-Pré*, — *Jobard*, — *Des deux vieilles Filles à marier*, — *et d'un Génie incompris*. — Prix de chaque album, 6 fr.

CHOIX IMMENSE D'OUVRAGES DE TOUS GENRES POUR CADEAUX D'ÉTRENNES, — SOUVENIRS DE VOYAGE, — LIVRES A GRAVURES, etc., etc.

Publications pour Enfants.

LA MORALE EN IMAGES, texte par MM. *l'abbé de Savigny*, — *Léon Guérin*, — *O. Fournier*, — *A. Auvial*, — *Michelant* et *madame Eugénie Foa*; — Dessins de MM. *Alophe*, — *Beaume*, — *Charlet*, — *Jules David*, — *Deveria*, — *Francis*, — *Johannot*, — *Janet-Lange*, — *Louis Lassalle*, — *Léon Noel*, — *C. Roqueplan*, — *E. Wattier*, et autres, publié sous la direction de M. *Ch. Philipon*. Livraisons de 25 cent., 40 livraisons forment un volume dont le prix sera porté à 12 fr. aussitôt qu'il sera complet.

LE PANTHÉON DE LA JEUNESSE, histoire des Enfants célèbres, 50 cent. la livraison. — LES SOIRÉES D'AUTOMNE, nouvelle morale en actions. 25 cent. la livraison. — LE VOCABULAIRE DES ENFANTS, — le LIVRE D'IMAGES, etc., etc.

En vente chez les mêmes Libraires.

PHYSIOLOGIE DU PROVINCIAL A PARIS, par *Pierre Durand* (*du Siècle*), dessins par *Gavarni*.

Id. DU TAILLEUR, par *Louis Huart*, dessins par *Gavarni*.

Id. DE L'EMPLOYÉ, par *Balzac*, dessins par *Trimolet*.

Id. DU MEDECIN, par *L. Huart*. dessins par *Trimolet*.

Id. DE LA LORETTE, par *Maurice Alhoy*, dessins par *Gavarni*.

Id. DE L'ETUDIANT, par *L. Huart*, dessins par *Daumier*, *Alophe* et *Maurisset*.

Id. DE L'HOMME MARIÉ, par *Paul de Kock*, dessins par *Marckl*.

Id. DU GARDE NATIONAL, par *L. Huart*, dessins par *Trimolet* et *Maurisset*.

Id. DE L'HOMME DE LOI, par *un Homme de Plume*, dessins par *Trimolet*.

Id. DU FLANEUR, par *L. Huart*, dessins par *Daumier* et *Alophe*.

Id. DE LA PORTIÈRE, par *James Rousseau*, dessins par *Daumier*.

Id. DE L'ÉCOLIER, par *Édouard Ourliac*, dessins par *Gavarni*.

Id. DES AMOUREUX, dessins par *Gavarni*.

Id. DE L'HOMME A BONNES FORTUNES, par *Édouard Lemoine*, dessins par *Gavarni*.

Id. DU CHASSEUR, par *Deyeux*, dessins par *E. Forest*.

SOUS PRESSE :

Id. DU BAS-BLEU, par *Frédéric Soulié*.

Id. DU FLOUEUR, par *Ch. Philipon*, dessins par *Daumier*.

Id. DU DÉBARDEUR, dessins par *Gavarni*.

Id. DE LA GRISETTE, par *Louis Huart*.

Id. DU MUSICIEN, par *Albert Cler*.

Id. DE LA PARISIENNE, par *Taxile Delord*.

Id. DU VOYAGEUR, par *Maurice Alhoy*.

Id. DU BOURGEOIS, texte et dessins par *Henry Monnier*.

Id. DU DÉBITEUR ET DU CRÉANCIER, par *Maurice Alhoy*.

Id. DE LA FEMME MALHEUREUSE, par *E. Lemoine*.

Id. DU COMÉDIEN, par *Louis Huart*.

Et beaucoup d'autres *Petites Physiologies* du même format et du même prix.

PARIS. IMPRIMÉ PAR BETHUNE ET PLON.



